

Dissertation : « La plupart des gens traversent le monde les yeux fermés, insensibles à ses beautés, à ses merveilles, à l'intensité étrange, terrible parfois, des vies qui s'agitent autour d'eux. » Dans quelle mesure votre lecture des œuvres au programme vous permet-elle de souscrire à ce jugement ?

[*Amorce*] En 1996, le film *Microcosmos, le peuple de l'herbe*, de C. Nuridsany et M. Perennou, obtint un succès public et critique inattendu. Entre coccinelle et scarabées, escargot et cousin, il mettait en lumière l'« intensité étrange, terrible parfois » de ce « peuple de l'herbe » à l'égard duquel Rachel Carson déplorait, dans *Printemps silencieux*, notre indifférence : [*rappel du sujet*] « La plupart des gens traversent le monde les yeux fermés, insensibles à ses beautés, à ses merveilles, à l'intensité étrange, terrible parfois, des vies qui s'agitent autour d'eux. », regrettait-elle déjà en 1962. [*analyse du sujet*] A travers ce constat d'un aveuglement généralisé devant les diverses formes du vivant s'exprime le regret à la fois d'une expérience incomplète du monde, mais aussi, peut-être, des risques que l'être humain encourt lui-même à force d'ignorer les multiples dimensions du vivant. [*problématique*] On pourra dès lors se demander pourquoi une expérience complète du monde exige de dépasser notre aveuglement naturel et d'en prendre en compte la singulière beauté, [*présentation du corpus*] en illustrant notre réflexion à l'aide de l'essai *La Connaissance du vivant* de Georges Canguilhem, et des romans *Le Mur invisible* de M. Haushofer, et *Vingt mille lieues sous les mers* de J. Verne. [*annonce du plan*] On constatera d'abord avec Rachel Carson l'aveuglement généralisé de nos sociétés à l'égard du monde du vivant, avant de tempérer ce jugement par trop péremptoire pour montrer que toute existence se confronte à un moment ou à un autre au spectacle de la nature et au monde du vivant. On terminera en montrant que la vie ne s'agit pas seulement autour de nous mais aussi en nous, et que nous sommes partie prenante du monde, aussi la question sera surtout de savoir dans quelle mesure le spectacle de la beauté du monde, une fois entrevu, est capable de transformer notre rapport au vivant.

I. Un aveuglement généralisé

- 1) **La nécessité de la survie, les préoccupations quotidiennes, ou une vision purement physico-mathématique du monde relèguent au second plan les considérations esthétiques que pourrait nous inspirer le spectacle du vivant ou de la nature.** Ainsi, dans nos deux romans, c'est seulement quand les personnages sont délivrés de la vie sociale qu'ils se mettent vraiment à observer la nature et le vivant.
 - **VMLSM** met ses personnages dans une situation de retrait du monde : le Nautilus les délivre de toute préoccupation matérielle, aussi le temps nécessaire à la contemplation leur est rendu. Découvrant les merveilles de la mer au début de son séjour à bord du Nautilus Aronnax s'exclame ainsi au sujet de Nemo : « Ah ! je comprends la vie de cet homme ! il s'est fait un monde à part qui lui réserve les plus étonnantes merveilles ».
 - **Dans le MI** aussi, c'est seulement une fois prisonnière du mur que la narratrice est pleinement à l'écoute du vivant ou de la puissance de la nature. Son mode de vie antérieur ne le lui permettait pas ou ne lui en fournissait pas l'occasion. La sécurité illusoire des villes la rendait moins sensible aux variations, y compris simplement météorologiques, de la nature. Ainsi se rappelle-t-elle « à quel point en ville l'orage est peu inquiétant et presque agréable. C'était si rassurant de le contempler derrière des épaisses vitres. La plupart du temps je n'y avais même pas fait attention. » p 104.
 - Même la quête de connaissance peut avoir cet effet déréalisant qui nous éloigne du vivant, notamment lorsqu'elle fait de son objet d'étude une pure étendue. La **CV** souligne ainsi le conflit latent entre « l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie » : la connaissance a tendance à « défaire l'expérience de la vie », p.

12, et par voie de conséquence celle de la nature et du vivant. Comment expliquer cette profonde ignorance où nous sommes des vies multiples qui s'agissent autour de nous ?

2) **On pourrait formuler l'hypothèse que c'est un des effets du monde post-industriel, qui a pour effet de nous déraciner de notre ancrage originel dans la nature.**

- Certes, **VMLSM** sera ici un contre-exemple : ce bijou technologique qu'est le Nautilus permet la découverte de régions naturelles insoupçonnées, et les fréquentes comparaisons entre le sous-marin et un mollusque accentuent l'impression d'une porosité entre le technique et l'organique. Les deux autres œuvres en revanche se rejoignent pour montrer que le mode d'appréhension technique du monde a tendance à éloigner de la nature. Mais l'hypothèse se vérifie dans les deux autres œuvres.
- La narratrice du **MI** le sent bien, lorsqu'elle se rend compte que « c'est depuis qu'[elle a] ralenti [s]es mouvements que la forêt pour [elle] est devenue vivante », p. 258. Paradoxalement, c'est le « mur invisible », conséquence supposée de la folie techniciste des hommes, qui rend à nouveau la nature *visible*, en obligeant la narratrice à y travailler et à y habiter.
- Canguilhem dans la **CV** note lui que « c'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines », p. 125 : en effet la technique médiatise toute notre appréhension du monde, et lui fait écran au point de cacher sa propre origine naturelle.

3) **La rançon de ce déracinement, c'est un anthropocentrisme dévastateur qui rend insensible à la fragilité mais aussi à la singularité du vivant.**

- Ainsi, dans l'épisode de la chasse au dugong, ce paisible et bel animal que les personnages prennent même l'espace d'un instant pour une sirène, Ned Land ne se laisse pas gagner par les doutes de Conseil quant à l'opportunité de chasser une espèce en voie de disparition. À Conseil qui fait valoir « l'intérêt de la science » (ce qui est du reste déjà le signe d'un anthropocentrisme), Ned Land répond par l'intérêt supérieur « de la cuisine », p. 303 – autrement dit celui de sa gourmandise : plus que de l'anthropocentrisme, c'est ici d'égoïsme (voire de « gastrocentrisme !!! ») qu'il est question. C'est en tout état de cause faire peu de cas des avertissements de Nemo, qui s'abstient quant à lui de cette chasse, tout en la tolérant : la logique de protection du vivant n'en est dans **VMLSM** qu'à ses balbutiements, et ne fait pas le poids face à la force de l'instinct de prédation de l'homme.
- **CV** : Canguilhem montre du reste que d'un point de vue scientifique aussi, l'anthropocentrisme reste la règle, du moins dans la mesure où penser le vivant à l'aune du mécanisme relève d'un anthropocentrisme qui s'ignore ou qui a oublié ses origines : « l'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu. La fonction essentielle de la science est de dévaloriser les qualités des objets composant le milieu propre, en se proposant comme théorie générale d'un milieu réel », p. 196. De ce point de vue, interpréter le vivant à l'aune du mécanisme, c'est encore un anthropocentrisme.
- **MI** : le recul offert par l'alpage, qui permet une prise de hauteur tant spatiale que mentale, opère de ce point de vue comme une prise de conscience pour la narratrice : « Autrefois, j'avais tiré toute ma fierté d'être une [une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté], mais sur l'alpage, cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un néant bouffi d'orgueil. » p. 215. L'*hubris* anthropocentrique de l'homme moderne lui apparaît une fois que son mode de vie l'en

a définitivement éloignée. [*transition*] **Comme le montre cet exemple, un changement de regard est donc possible malgré tout, et l'aveuglement même structurel face au vivant n'est pas une fatalité universelle.**

II. Le spectacle du monde de la nature et du vivant reste pourtant une expérience existentielle incontournable

1) **Le spectacle du monde et du vivant est omniprésent pour qui sait le regarder, et les outils de la science permettent d'en révéler des aspects nouveaux, inédits, qui peuvent susciter l'émotion.**

- Canguilhem note ainsi dans la CV que « tantôt l'homme s'émerveille du vivant, et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé ». p. 13.
- Cette oscillation entre deux points de vue est précisément celle qui opère pour la narratrice du MI, entre la vie « aveugle » qui précède la catastrophe, et la révélation de l'alpage : « Dans le silence bruissant de la prairie, sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé. », p. 215.
- Dans VMLSM, ce spectacle du vivant est d'autant plus grandiose que le bijou technologique qu'est le Nautilus, ainsi que l'équipement qu'il renferme, permet d'en percevoir des aspects inédits. Le « cristal » qui sert de hublot géant met littéralement les voyageurs au spectacle, et les « appareils Rouqueyrol » permettent une excursion sous-marine encore plus immersive.

2) **Ce sont souvent des circonstances particulières qui opèrent un changement de regard sur le vivant, quant à ses modalités, sa finalité ou sa valeur.**

- VMLSM : ainsi, pour passer d'une simple nomenclature du vivant, ou d'un savoir livresque à une expérience sensible de ses beautés et de sa puissance, la captivité à bord du Nautilus est ressentie presque comme une chance par Aronnax : la différence est essentielle pour lui entre l'exploration sous-marine et la consignation d'un savoir abstrait. Par exemple, devant le danger que représentent les squales, le regard du scientifique le cède à celui de la créature vulnérable et fascinée : « Monstrueuses bouches à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer ! je ne sais si Conseil s'occupait à les classer, mais pour mon compte, j'observais leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, d'un point de vue peu scientifique. », p.176 : le danger change la modalité du regard d'Aronnax.
- C'est un peu le contraire qui se passe pour la narratrice du MI : confrontée à la catastrophe du mur, elle entreprend un tour exploratoire car elle a besoin de comprendre le phénomène qui la touche, aussi elle se reproche amèrement d'avoir oublié le nécessaire pour aiguïser son regard : « J'étais furieuse de ne pas avoir emporté les jumelles de Hugo » p. 25. C'est bien la preuve que l'observation sera primordiale pour survivre à cette épreuve.
- Enfin, « notre habitude de voir les églantiers fleurir sur l'églantier, les têtards se changer en grenouilles, les juments allaiter les poulains, et d'une façon générale, de voir le même engendrer le même », p. 219, quand elle est mise à mal par un monstre, provoque en nous une « crainte radicale », qui déclenche les fantasmes et l'imaginaire, mais aussi une forme de jugement moral, comme le montre Canguilhem dans la CV.

3) **Si les circonstances peuvent faire évoluer notre regard sur le vivant, force est de reconnaître qu'en retour la contemplation de la nature et du spectacle de la vie**

enrichit notre rapport au monde et surtout notre rapport à nous-même comme partie prenante de ce monde.

Chacun des exemples que nous avons cités ci-dessus ouvre sur une authentique transformation du sujet, que celle-ci soit psychologique, comme dans VMLSM, morale, comme dans le MI, ou épistémologique, comme dans la CV.

- **VMLSM** : ainsi, Aronnax conclut le récit de sa rencontre avec les squales « plutôt en victime qu'en naturaliste » p. 176 : il a donc pris conscience, face aux formidables requins, de n'être qu'une proie dans la chaîne alimentaire, sentiment face auquel son orgueil de scientifique pèse finalement assez peu.
- **MI** : le spectacle de la nature, fixé par le récit de la narratrice, ouvre vers une sagesse qui est aussi regard vers l'avenir : à la toute fin de son récit, on comprend que le regard de la narratrice s'est transformé, et l'a transformée ; il la dispose à une lucidité nouvelle : « À présent je suis très calme. Il m'est possible de voir un peu plus loin. Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. », p. 321, dit-elle dans une forme d'ultime sagesse.
- **CV** : Canguilhem cherche quant à lui à expliquer la « crainte radicale » que nous inspire le monstre : c'est parce que le monstre nous renvoie à notre propre appartenance au règne biologique qu'il nous terrifie : la crainte qu'il inspire est liée au fait qu'« un échec de la vie nous concerne deux fois : car un échec pourrait nous atteindre et un échec pourrait venir de nous », p. 219 toujours.

[transition] Ainsi convient-il de dépasser la simple question d'un aveuglement ou d'une prise en compte effective du spectacle du vivant autour de nous, pour nous demander comment la prise en compte de la vie *en nous* et non pas seulement *autour de nous* façonne notre rapport au vivant en général.

- III. D'ailleurs la vie ne s'agite pas seulement *autour* de nous mais aussi *en nous*, et nous sommes partie prenante du monde, la question est donc surtout de savoir dans quelle mesure le spectacle de la beauté du monde, une fois entrevu, est capable de transformer notre rapport au vivant

1) De l'esthétique à l'éthique : vers une éthique de la responsabilité

- La narratrice du **MI** éprouve ainsi un sentiment de responsabilité envers ses bêtes qui l'empêche de s'abandonner à la tentation du suicide : « Pendant que je caressais ses flancs sans penser à rien, j'eus soudain la conviction que je ne pouvais pas partir. C'était peut-être stupide, mais c'était ainsi. Je ne pouvais pas fuir laisser tomber mes bêtes. Cette décision ne fut pas le fruit d'un raisonnement, ni même d'un élan sentimental. Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié. D'un seul coup je retrouvais mon calme et oubliai ma peur. » Page 233
- **Dans VMLSM**, Aronnax en appelle quant à lui à une certaine responsabilité face aux espèces sous-marines victimes de surpêche, évoquée au sujet des lamantins, dont la *quasi* disparition provoque la prolifération d'herbes toxiques aux embouchures des fleuves, or « ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques », prédit-il p. 454 en citant un certain Toussenel selon qui les mers « deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus ces vastes estomacs, que Dieu avait chargé d'écumer la surface des mers » : il condamne ainsi ce qu'il considère comme une transgression éthique, un bouleversement de l'ordre de la providence divine.

- **CV** : dans l'histoire du concept de monstrueux qu'il retrace, Canguilhem montre bien, de son côté, comment la monstruosité a longtemps été considérée comme une conséquence de la « licence des vivants » plutôt que comme un effet de « la contingence de la vie », attitude qui permet de montrer comme l'esprit humain cherche à relier le physique, le naturel, au spirituel, voire au juridique.

2) De l'esthétique au scientifique : la prise en compte de la singularité du vivant nous force à adapter notre démarche scientifique ou à revenir sur nos préjugés

- **CV** : le chapitre sur « l'expérimentation en biologie animale », insiste sur le fait que la méthode biologique est originale dans la mesure où elle a « l'obligation formelle de respecter la spécificité de son objet », p. 48 : « il faut abandonner la logique de l'action humaine pour comprendre les fonctions vivantes », p. 28. Comme le disait Claude Bernard, repris sur ce point par Canguilhem, « le biologiste doit inventer sa technique expérimentale propre ».
- Dans le **MI**, l'accueil de Bella n'est pas qu'une célébration empathique du vivant. Au-delà de la joie d'avoir cette compagne nourricière, la narratrice doit se poser des questions d'ordre biologique, notamment concernant la possibilité de la reproduction de sa vache avec son propre taurillon. Si l'attraction des deux bêtes la « remplit d'effroi », p. 270, elle consent finalement à ce que le corps de ses deux bêtes exige, au-delà de ses catégories morales. En se disant que leur séparation est vaine, elle estime que « les deux bêtes n'avaient connu rien d'autre que leur mutuelle présence et l'entente muette et infinie que communiquait la chaleur de leur corps. » p. 272. L'expression n'est certes pas scientifique, mais ici la narratrice consent à ce que la logique du vivant s'affranchisse de nos catégories sociales et anthropocentrées.
- Dans **VMLSM**, le spectacle du poulpe géant oblige Ned Land à reconnaître l'existence de ces céphalopodes qu'il estimait légendaires : les voir et les combattre l'oblige, logiquement, à reconnaître leur existence !

3) L'ouverture à la joie : le privilège d'être vivant au sein du monde

- **MI** : le récit de la narratrice s'achève sur une sorte de bilan qui fait toute sa place au deuil, mais aussi à la force de la vie qui recommence sans cesse, et qui l'emporte malgré ses chagrins : « Taureau, Perle, Tigre et Lynx ne reviendront jamais, mais quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober. », p. 321 La foi en la vie semble plus forte que le découragement au terme du roman.
- Dans **VMLSM**, la rhétorique de l'émerveillement et de l'enthousiasme est à la base du récit d'Aronnax, conscient de son privilège, et désireux de partager l'émotion qu'est la sienne : « C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés... que ne pouvais-je communiquer à Conseil **les vives sensations qui me montaient au cerveau**, et rivaliser avec lui d'interjections admiratives ! » p. 164

Ainsi donc, la considération pour le vivant - qu'on l'entende au sens d'examen attentif ou d'égard qu'on lui témoigne -, apparaît certes comme profondément abîmée par notre manière contemporaine d'habiter le monde ou de conceptualiser la nature et ses multiples formes. Pour autant, notre existence se heurte aussi au spectacle du vivant en maintes occasions. Dès lors, il nous appartient de penser les modalités d'existence du vivant pour saisir aussi bien la vie en nous qu'autour de nous, et construire un rapport respectueux et responsable au vivant.

Texte d'accompagnement (dont le sujet est tiré) :

§1 Avoir tant risqué pour modeler la nature à notre idée, et manquer finalement notre but, serait le comble du ridicule ; telle est bien pourtant, semble-t-il, la situation. La vérité, rarement avouée, mais facile à discerner, est que la nature ne se laisse pas façonner si aisément, et que les insectes trouvent le moyen de se soustraire à l'action de nos produits chimiques.

§2 « Le monde des insectes est le plus étonnant phénomène de la nature, a écrit le biologiste hollandais C. J. Briejèr. Rien n'y est impossible ; les choses les plus improbables y arrivent couramment. Quiconque pénètre profondément dans ses mystères vit dans un émerveillement perpétuel ; il sait que tout peut s'y produire, et en particulier l'impossible. »

§3 L'« impossible » arrive actuellement sur deux larges fronts. D'une part, grâce à une sélection génétique dont nous reparlerons, les insectes deviennent résistants à nos produits, d'autre part, plus nous détruisons d'insectes plus il en naît, parce que nos campagnes chimiques affaiblissent les défenses prévues par la nature elle-même pour empêcher un développement excessif des espèces. Par toutes les brèches que nous ouvrons dans ce rempart, passe une horde nouvelle d'insectes.

§4 Des rapports en provenance du monde entier montrent combien la conjoncture est mauvaise. Après dix ans de campagnes chimiques intensives, les entomologistes voient se poser de nouveau, plus sérieux que jamais, les problèmes soi-disant résolus quelques années plus tôt. De plus grandes difficultés les accompagnent même, car tel ou tel insecte assez rare autrefois s'est maintenant multiplié au point de constituer un fléau. Les produits chimiques sont par nature les artisans de leur propre insuccès dans les campagnes insecticides, parce qu'ils ont été imaginés et sont employés sans considération pour les systèmes biologiques complexes auxquels ils s'attaquent. Les essais préalables ne signifient rien, car ils sont effectués sur quelques individus, et non sur des communautés organisées.

§5 On affecte à l'heure actuelle, en certains milieux, de considérer l'équilibre de la nature comme une affaire dépassée, bonne pour le monde simpliste de jadis, une organisation si complètement bouleversée qu'autant vaudrait n'en plus parler. Pareille hypothèse peut fournir de bonnes excuses à certains, mais il est dangereux d'en déduire une règle de conduite. La nature n'est plus équilibrée de la même façon qu'à la période pléistocène, mais elle est toujours harmonieuse, elle rassemble toujours les êtres vivants dans un système hautement organisé, complexe mais précis ; il serait aussi grave de l'ignorer, que de négliger la loi de la pesanteur lorsqu'on suit le bord d'une falaise. L'équilibre de la nature n'est pas statique, mais fluide, changeant, toujours en cours d'adaptation. L'homme appartient à la nature ; parfois cet équilibre le favorise ; parfois aussi - et trop souvent par sa propre faute - l'évolution se fait contre ses intérêts.

§6 Les promoteurs des campagnes insecticides modernes ont négligé deux faits d'importance. Le premier est que les seuls freins efficaces mis au développement des populations d'insectes sont ceux qu'a prévus la nature, non ceux que l'homme imagine. Ces freins sont ce que les écologistes appellent : la résistance du milieu ; ils datent de la création du monde. Ce sont la quantité de nourriture disponible, les conditions climatiques, la présence d'espèces concurrentes ou prédatrices. « Le plus grand des facteurs empêchant les insectes de submerger le reste du monde, est la guerre d'extermination que ces animaux mènent entre eux », a dit l'entomologiste Robert Metcalf. Or nos substances chimiques détruisent indifféremment tous les insectes, nos alliés comme les autres.

§7 Le second fait négligé par nos tueurs d'insectes est l'extraordinaire puissance des poussées de natalité d'une espèce lorsque la résistance du milieu est affaiblie. La fécondité de certains individus dépasse l'imagination, bien qu'ici et là, nous puissions en avoir des aperçus. Au temps où j'étais étudiante, nous faisions des miracles en jetant quelques gouttes d'un

bouillon de culture de protozoaires dans un récipient rempli tout simplement de foin et d'eau ; quelques jours plus tard, notre baquet contenait une véritable galaxie d'animalcules tourbillonnants, d'innombrables trillions de paramécies, grosses chacune comme un grain de poussière, qui se multipliaient sans contrainte dans leur paradis provisoire de tiédeur, de sécurité et de riches nourritures. La fécondité de la nature, ce sont encore ces roches couvertes à perte de vue d'un manteau blanc de berniques, ce sont les bancs de méduses qui déroulent à l'infini, sur des milles et des milles, les ondulations de leurs formes indéfinies, à peine plus consistantes que l'eau.

§8 Mais après ce miracle de fécondité, la nature opère un miracle de discipline ; pensez aux morues qui naviguent à travers les eaux hivernales vers les frayères où chaque femelle déposera plusieurs millions d'œufs ; si toute cette progéniture atteignait l'âge adulte, la mer serait bientôt comblée par la morue. Mais la nature y met si bien le hola, que seuls survivent les petits nécessaires au remplacement des parents.

§9 Les biologistes s'amuse à imaginer ce que serait l'avenir, si une impensable catastrophe supprimait la résistance du milieu, et laissait survivre la totalité de la progéniture d'un individu. Thomas Huxley a calculé de la sorte, au siècle dernier, qu'au bout d'une année la descendance d'un simple puceron femelle (l'un de ces aphides qui n'ont pas besoin de mâles pour se reproduire) pèserait aussi lourd que tous les Chinois de cette époque.

§10 Ceci n'est que théorique, mais les zoologistes connaissent les fâcheux résultats que l'on obtient lorsqu'on trouble l'ordre établi de la nature. Les bouviers ont chassé les coyotes ; résultat : une invasion de rats des champs, animaux que détruisaient les coyotes. Dans l'Arizona, les cerfs Kaibab vivaient en équilibre avec leur milieu naturel ; loups, pumas et coyotes empêchaient leurs troupes de croître au-delà des possibilités alimentaires du pays ; des gens bien intentionnés ont tué les animaux sauvages pour « préserver » les cerfs ; résultat : les cerfs se sont multipliés prodigieusement, puis sont morts d'inanition en grand nombre, après avoir massacré la végétation en essayant de lutter contre la faim.

§11 Chez les insectes, les prédateurs jouent le rôle tenu par les loups chez les cerfs ; s'ils sont tués, les insectes « proies » se multiplient à l'excès. Nous ignorons le nombre des races d'insectes qui peuplent la terre ; 700 000 ont été décrites, beaucoup d'autres ne le sont pas. Cela signifie que 70 ou 80 % des races animales sont des races d'insectes. La plupart d'entre elles sont tenues en respect par les forces naturelles, sans intervention humaine ; heureusement d'ailleurs, car s'il en était autrement, nos usines de produits chimiques ne suffiraient pas à la tâche !

§12 L'ennui est que nous comprenons généralement trop tard — lorsqu'elle a cessé — l'aide que nous apportent les ennemis naturels des insectes nuisibles. **La plupart des gens traversent le monde les yeux fermés, insensibles à ses beautés, à ses merveilles, à l'intensité étrange, terrible parfois, des vies qui s'agitent autour d'eux.** L'activité des prédateurs et des parasites échappe à leur attention. Ils ont pu remarquer sur un arbuste de leur jardin un insecte de curieuse forme et de mauvaise mine, et ils ont vaguement appris que la mante religieuse vit aux dépens d'autres insectes ; mais ils ne comprendront pas l'existence dramatique de cette bête, car pour ce faire il faudrait qu'ils aillent la surprendre, la nuit, qu'ils la saisissent dans le faisceau de leur lampe électrique au moment où elle se glisse furtivement jusqu'à sa proie ; ils vivraient alors un peu la grande tragédie du monde, ils sentiraient le jeu des forces impitoyables grâce auxquelles la nature police son propre domaine.

Printemps Silencieux, de Rachel Carson, 1963, extrait du chapitre XV, LA RIPOSTE DE LA NATURE, p. 235